**Zeitschrift:** Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas

**Herausgeber:** Collegium Romanicum (Association des romanistes suisses)

**Band:** 57 (2010)

**Heft:** 1: Fascicule français. La littérature au premier degré

**Artikel:** Transformer le genre par la littérature : essai de sociologie indirecte

**Autor:** Bachmann, Laurence

**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-271548

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 14.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

# Transformer le genre par la littérature. Essai de sociologie indirecte

Il y a une dizaine d'année, j'ai été frappée par la transformation d'une amie à la lecture de *Femmes qui courent avec les loups*[1], ouvrage qui invite les femmes à recontacter la femme sauvage qui sommeillerait en elles. Cette sociologue de formation, fille d'un professeur de sociologie[2], qui portait un regard lucide et réflexif sur le monde, avait délaissé sa raison pour une quête essentialiste. Nos rencontres débutaient alors toujours par la même question, posée avec insistance et obnubilation : « As-tu lu *Femmes qui courent avec les loups* ? » Son engouement pour ce texte s'était révélé dans son dernier acte éditorial du journal féministe dont elle était la rédactrice en cheffe : elle y avait inséré, en « surprise » pour l'équipe de rédaction, un extrait de ce livre de développement personnel. Avant de s'envoler méditer en Inde. Amusée par cette question mille fois posée, mais aussi intriguée par une telle transformation, je m'étais procuré l'ouvrage... sans parvenir à le lire.

La recherche que j'effectue actuellement me ramène à cette énigme. Elle vise à analyser la manière dont les femmes utilisent la lecture pour soutenir leur émancipation[3]. Sur la base de 24 entretiens qualitatifs menés auprès de femmes âgées entre 30 et 40 ans et d'origines sociales contrastées, je m'intéresse plus précisément à la façon dont les femmes « transforment le genre » par la lecture. Ce travail de transformation nécessite de dépasser partiellement les catégories de genre cantonnant les femmes dans une position secondaire et subordonnée aux hommes pour se définir comme individus à part entière. Par *transformation* du genre j'entends une modification partielle du genre, à l'inverse de la *conversion* qui relève d'une transformation radicale[4]. Les femmes ne peuvent en effet

[1] Clarissa Pinkola Estés, *Femmes qui courent avec les loups. Histoires et mythes de l'archétype de la femme sauvage*, Paris, Le livre de poche, 1996.
[2] Sa mère était secrétaire dans une université.
[3] Recherche financée par le FNS et menée par moi-même, avec la collaboration de Mathieu Carnal.
[4] Muriel Darmon, *La socialisation*, Paris, Armand Colin, 2006.



Laurence Bachmann, « Transformer le genre par la littérature », *Versants* 57:1, fascicule français, 2010, pp. 77-92

se détacher totalement de leur socialisation de genre et des gratifications sociales qui lui sont associées. Si nombre d'études ont souligné la manière dont les interactions de la vie quotidienne participent à la reconduction du genre[5], mes préoccupations portent en complément sur la manière dont ces interactions soutiennent parfois la transformation du genre. Dans une précédente recherche[6], j'ai montré que pour les femmes qui ont les conditions pour penser leur émancipation, l'idéal démocratique d'égalité entre les sexes et d'autonomie des femmes s'impose comme un *souci de soi,* reprenant ainsi à mon compte le concept de Foucault[7]. Leurs exigences éthiques, révélées ici dans leur rapport à l'argent, se réfèrent implicitement aux rapports de domination entre les sexes dont certains aspects ne sont plus tolérés. Elles les incitent, en tant que nouvelle norme sociale, à passer du statut d'objet au statut de sujet à travers un travail de subjectivation, en lien avec l'idéal démocratique.

S'inscrivant dans la prolongation de ma réflexion sur la transformation du genre dans les interactions, la présente étude vise à analyser la manière dont le contenu de certains textes entre en résonance avec la vie quotidienne des femmes et les incitent à modifier certains de leurs comportements. J'émets l'hypothèse que les femmes ont un usage social de la lecture soutenant leur émancipation ; elles l'emploient pour effectuer un travail sur leurs dispositions visant à modifier leurs comportements, leur rapport à autrui et à elles-mêmes ou à élaborer un discours critique sur le genre. En leur fournissant des lignes de conduite ou des réponses à leurs préoccupations spécifiques en tant que femmes appartenant au groupe subordonné dans les rapports sociaux de sexe, la lecture leur permet de se construire ou de se reconstruire, de travailler leur subjectivité et leur autonomie. Elle agit sur les femmes, les travaille. Si Bernard Lahire[8] montre qu'il y a une appropriation de la lecture spécifique de classe, propre aux milieux populaires, j'aimerais pour ma part souligner la

---

[5] Pour ne citer que l'article de référence sur la manière dont les individus *font* le genre dans les interactions de leur vie quotidienne : Candace West, Don H. Zimmerman, « Doing Gender », *Gender & Society,* 1, 1987, pp. 125-151.

[6] Laurence Bachmann, *De l'argent à soi. Les préoccupations sociales des femmes à travers leur rapport à l'argent,* Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009.

[7] Michel Foucault, *Histoire de la sexualité. Le souci de soi,* Paris, Gallimard, 1984, tome 3.

[8] Bernard Lahire, *La raison des plus faibles. Rapport au travail, écritures domestiques et lectures en milieux populaires,* Lille, Presses universitaires de Lille, 1995.

présence d'une appropriation de la lecture propre au genre : les femmes, indépendamment de leur milieu social, font un usage spécifique de la lecture en termes d'émancipation.

## Du document vrai aux classiques de la littérature réaliste

L'analyse des entretiens montre que la lecture relève d'un support central à la transformation du genre pour la plupart des interviewées. Les femmes font un usage pragmatique de la lecture, ancré dans leurs expériences de vie. Les textes constituent un ressort pour leurs actions, leur permettant de penser ou d'agir le genre. Ils leur donnent parfois un support d'identification à des modèles de femmes (auteures ou personnages) non-conformes aux stéréotypes de genre. Ces textes, principalement écrits par des femmes, de types variés (presse, bande dessinée, développement personnel, psychologie, sciences sociales, roman) forment un continuum de supports, jalonnés par des seuils sociologiques concernant leur niveau d'abstraction, leur légitimité culturelle ou leur accessibilité. Dans cette partie, je présente ce continuum en énumérant l'ensemble des textes évoqués par type avant d'associer à celui-ci un cas d'étude choisi pour son caractère exemplaire. Cela dans le but de décrire minutieusement la façon dont s'opère la transformation du genre sur le plan des interactions. Loin de tenter de porter un jugement de valeur sur l'efficacité objective de ces transformations du genre, je m'intéresse davantage au sens subjectif que les femmes attachent aux questions d'émancipation. De même, je ne cherche pas à juger de la légitimité culturelle des différents types de textes, mais à prendre au sérieux l'ensemble de ces supports pour en reconnaître leur portée émancipatrice.

### 1. Les bandes dessinées : *Les frustrés* et *Cellulite* de Claire Bretécher.

Enfant, une interviewée que j'ai prénommée Gaëlle tombe sur *Les frustrés* de Claire Bretécher[9]. Cette série de bande dessinée, qui traite avec

[9] Claire Bretécher, *Les frustrés*, Paris, Editions Bretécher, 1974-1980, tomes 1 à 5.

lucidité des rapports sociaux de sexe, l'informe sur la manière dont les femmes sont cantonnées à la catégorie sociale du féminin, ce qui l'incite à questionner, voire à dépasser, ce cloisonnement de genre. Gaëlle explique en effet qu'elle a toujours réprouvé son assignation en tant que fille ou femme à l'univers du féminin : enfant, elle abhorre les robes et les poupées (« les trucs pas rigolos ») qu'on lui « inflige »[10], pour reprendre son expression, étant davantage attirée par l'univers stimulant et amusant du masculin (les jeux d'action, les petites voitures, etc.). Un tel cloisonnement à sa catégorie de genre lui a toujours procuré un malaise :

> Il y a quelque chose qui m'a toujours gênée, c'est : Qu'est-ce qui fait qu'on *va* attendre de moi que je sois mère ? Qu'on *va* attendre de moi que je fasse la vaisselle ? Qu'on *va* attendre de moi que... ? Tout ça, quoi. Enfin : qu'est-ce que... !

Pour elle, cette lecture n'a pas été « anodine » ; elle lui a « appris quelque chose », est « restée dans sa tête ». Ce texte lui parle. Adulte, elle achète la série pour explorer sa vie avec la grille d'interprétation de l'auteure, qu'elle approuve : « J'ai dit 'Ah ouais, tiens elle, elle a bien raison là-dessus !' (rires). »

## 2. Les ouvrages de développement personnel : *Femmes qui courent avec les loups* de Clarissa Pinkola Estés, *Illusions ou le Messie récalcitrant* de Richard Bach, etc.

Sur sa lecture de *Femmes qui courent avec les loups*[11], Floriane s'exclame avec enthousiasme : « Ce livre m'a transformée ! » Cet ouvrage, qui l'a « énormément aidée » et la « porte toujours », lui a permis de s'affranchir de la « culpabilité d'être une femme ». Cela, pour la paraphraser, indépendamment de l'histoire de toutes les femmes tuées ou torturées pour avoir voulu être libres, inscrite en chacune d'elle. Ce livre lui a alors permis de dépasser sa posture de soumission et d'affirmer sa subjectivité : « Il m'a donné toute la liberté, le droit d'être qui je suis », « ça m'a libérée ». Pour elle, autrefois convaincue qu'elle ne pouvait vivre sans un homme, ce livre

[10] Les mots ou citations entre guillemets restituent la parole des interviewées.
[11] Estés, *Femmes qui courent avec les loups, op. cit.*

est une « révélation » : il l'aide à se valoriser, à marquer et à assimiler son autonomie. Etant ainsi « elle-même », elle réalise qu'elle peut quitter son compagnon sans pour autant être « seule ». Ce livre lui « permet [alors] de faire le pas » de la rupture. Dans une perspective d'émancipation de la catégorie de féminin où la dépendance, la subordination et le statut d'objet sont valorisés au détriment de l'indépendance, l'autonomie et le statut de sujet, conventionnellement associés au masculin[12], cette lecture a ainsi constitué pour Floriane un ressort pour travailler sa subjectivité et son autonomie.

## 3. La presse : *L'Emilie*, des articles relatifs aux rapports sociaux de sexe.

C'est en dépouillant la presse dans le cadre de son travail professionnel que Sarah aiguise ses connaissances en matière de discriminations sexuelles.

## 4. Les textes de psychologie : *Femmes sous emprise* de Marie-France Hirigoyen, etc.

Quand elle rompt à 20 ans avec son mari violent, Cécile se plonge dans la lecture de *Femmes sous emprise* de Marie-France Hirigoyen[13] pour comprendre les mécanismes de la violence subie, « pour que j'essaie de me retrouver un peu dans certaines choses et que j'arrive à analyser un peu ce qui s'est passé. » Ce livre l'a « beaucoup aidée ». Elle réalise, à l'instar d'autres femmes dans sa situation, qu'elle s'est progressivement effacée physiquement et intellectuellement : « La personnalité s'efface vraiment », « notre personnalité, on ne voit plus qui on est, on s'efface petit à petit ». Cette lecture lui permet d'identifier les rapports sociaux de sexe au

[12] Pour un tableau synthétique des caractères socialement attribués comme propriétés aux catégories du féminin et du masculin, se référer à Marc Préjean, *Sexes et pouvoir. La construction sociale des corps et des émotions*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1994, pp. 47-48.

[13] Marie-France Hirigoyen, *Femmes sous emprise. Les ressorts de la violence dans le couple*, Paris, Oh ! Editions, 2004.

fondement de la violence endurée. Elle élabore alors un discours sur les femmes en général et sur leur situation subordonnée aux hommes, au-delà du cadre spécifique de la violence domestique. C'est ainsi qu'elle voit le genre dans les publicités, où les femmes répondent aux canons esthétiques plutôt qu'elles ne sont valorisées pour leurs compétences professionnelles. Elle réagit, critique ouvertement cette situation devant sa mère et sa sœur : « Moi, je n'en démords pas », dit-elle. Elle affirme en outre désirer exercer une activité professionnelle dans le domaine de la violence conjugale.

## 5. Les textes ou les auteures peuvent également relever de diverses disciplines des sciences sociales.

De la philosophie : Annie Leclerc, *Le deuxième sexe* de Simone de Beauvoir, *Gender Trouble* ou *Bodies that Matter* de Judith Butler, *Epistemology of the Closet* de Eve Sedgwick, etc.

Adrienne m'explique la manière dont sa lecture, à 29 ans, du *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir[14], ainsi que d'autres textes « plutôt universitaires », lui a ouvert l'espace des possibles. Cet ouvrage est un livre déclencheur, qui lui permet de réaliser que « les choses, la société, les rapports hommes-femmes peuvent être organisés autrement. Que c'est pas un donné. » : « Moi *Le deuxième sexe*, c'est vraiment : 'Tiens, ça pourrait être autrement !' Comme s'il y a une espèce de lumière qui s'allume. Qu'il y a plein de choses en nous, plein de possibilités ».

Dans un contexte où la catégorie du masculin est définie arbitrairement comme supérieure à celle du féminin[15], *Le deuxième sexe* permet alors à Adrienne de valoriser sa catégorie de genre et de se l'approprier. Elle prend conscience que « c'est bien d'être une femme », alors qu'elle avait assimilé la supériorité du masculin (« [que] c'est mieux d'être un homme, on est plus fort, plus intelligent, etc. »).

---

[14] Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe. Les faits et les mythes,* Paris, Gallimard, 1949, tome 1 et Simone de Beauvoir, *Le deuxième sexe. L'expérience vécue,* Paris, Gallimard, 1949, tome 2.

[15] Colette Guillaumin, *Sexe, race et pratique du pouvoir*, Paris, Côté-femmes, 1992. L'autre postulat arbitraire de la hiérarchisation des catégories de genre soutient que la catégorie du masculin est définie comme universelle, reléguant celle du féminin à un statut spécifique ou particulier.

De l'histoire : un livre sur « la femme au Moyen Age », des livres sur « les femmes oubliées de l'histoire ».

Mélissa raconte qu'adolescente, la lecture avec deux camarades de classe d'un ouvrage sur la situation des femmes au Moyen Age la révolte, tant elle considère comme inacceptable la soumission des femmes aux hommes, leur dévalorisation au détriment du genre opposé et leur statut d'objet :

> Quand on lisait des morceaux [de textes], on disait : « Non, mais c'est sérieux ! » On était choquées, la femme c'était un synonyme de boniche, d'objet. On l'utilisait quand on voulait et puis c'était pas du tout valorisé. C'est comme si être femme, c'est être quelque chose de pas bien ; on avait la malchance de naître femme et la chance de naître homme.

Cette lecture sur « la gravité de la chose au Moyen Age » lui a « ouvert les yeux » sur sa vie actuelle, dit-elle ; elle entre en résonance avec son quotidien. Mélissa porte alors un regard réflexif sur certains aspects genrés de ses expériences, autour d'elle ou en elle. Elle réalise qu'aujourd'hui les femmes sont toujours subordonnées aux hommes, notamment en matière de travail domestique, ce qui l'incite à modifier ses comportements dans sa vie quotidienne : elle va régulièrement critiquer l'attitude traditionnaliste de son père et exige de ses copains qu'ils ne soient « pas machos ».

De l'anthropologie et de l'ethnologie : Nicole-Claude Mathieu, Margaret Mead, *Masculin/féminin* de Françoise Héritier, etc.

Oriane évoque la lecture lors de ses études d'ethnologie d'un article scientifique sur l'androcentrisme en histoire :

> [La chercheuse] disait que dans les livres d'histoire, le thème était développé de manière générale, comme si c'était les hommes et les femmes. Et qu'après, les notes de bas de page montraient que l'étude ne concernait que les hommes, parce qu'on n'avait pas de données sur les femmes.

Cette étude la marque. Elle prend alors conscience de ce biais androcentrique et développe une vigilance pendant ses études à l'égard de la place accordée aux femmes dans les sciences sociales : « Et ça, c'est un truc qui m'a vachement marquée, et qui m'a après aussi rendue attentive. Par exemple, quand je me retrouvais en sciences de l'éducation et que je

recevais une bibliographie avec que des prénoms masculins, ça me faisait froid dans le dos ».

De la sociologie : Christine Delphy, Colette Guillaumin, Marie-Hélène Boursier, *Du côté des petites filles* de Elena Gianini Belotti, *Féminins/Masculins – Sociologie du genre* de Christine Guionnet et Erik Neveu, *Sexe et pouvoir* de Marc Préjean, etc.

Tania évoque la lecture d'un article de sociologie, effectuée dans le cadre du mémoire de sa formation professionnelle en ébénisterie. Ce texte sur la discrimination à l'égard des femmes dans des emplois atypiques lui a permis de comprendre sa difficulté, en tant que femme, à travailler dans un bastion masculin :

> C'est quand j'ai écrit le mémoire que j'ai compris vraiment [mon expérience d'ébéniste indépendante]. Parce que j'ai lu un article, enfin, une étude sur les femmes qui choisissent des métiers d'homme, et comment elles se ramassent le mur. En lisant cet article, j'ai compris que je ne pouvais *que* me ramasser le mur.

La lecture de textes sociologiques sur cette thématique a été pour elle une révélation : « C'est en faisant ce mémoire que tout d'un coup tout s'est révélé vraiment comme..., où tout le puzzle s'est enfin mis en lumière et c'était évident : je voyais tout mon parcours, logique. Une évidence ».

Elle appréhende alors les discriminations de genre subies en tant que telles au cours de sa vie. Ces différentes lectures sur le genre, qu'elle poursuit actuellement, l'incitent à renforcer son « féminisme » : « Donc maintenant, j'ai une assise féministe qui est encore plus consciente, encore plus forte, et que je revendique encore plus. Depuis [le mémoire]. [...] (C'est pas chaque instant de ma vie, mais), je suis toujours dans cette cause-là. J'hésite à m'engager dans la cause féministe ».

Des études genre ou des études *queer* : Monique Wittig, à nouveau Judith Butler, Catherine Vidal, des « textes sur les féministes radicales des années 1970 », etc.

La « plongée » dans des textes sur la théorie *queer*, impulsée par son travail de mémoire des beaux-arts, incite Eléonore à s'émanciper des limites de sa catégorie de genre. Cette interviewée se découvre alors « passionnée » des réflexions de Judith Butler et très marquée par celles de Monique Wittig. Elle apprécie la manière dont ces auteures, ainsi que

d'autres textes sur la théorie *queer*, relativisent ou nient l'existence de seulement deux sexes, voire du genre. Ces lectures « m'ont vraiment ouvert les champs », affirme-t-elle. Ces réflexions l'incitent alors à se percevoir elle-même, en tant que femme, comme une construction sociale et cette « découverte essentielle » la motive à « [se] sentir aussi autre que dans ces catégories ». Sur la base de ces lectures, elle cherche à se « détacher des stéréotypes », pour ne plus « tomber dans ces schémas » et pour « avoir plus de liberté ». Elle entreprend un travail de transformation du genre sur son corps. Elle modifie progressivement le ton de sa voix, passant d'une voix aiguë et soumise à une voix grave, posée et affirmée. Elle questionne également les canons de beauté imposés aux femmes : elle effectue un travail sur elle-même pour ne plus éprouver la nécessiter de s'épiler ni les jambes ni les aisselles, en se rappelant régulièrement qu'elle a le droit à cette liberté. Elle crée par ailleurs un magazine avec deux amies dans lequel elles écrivent des textes critiques sur le genre.

## 6. Il peut s'agir d'auteures ou de titres d'essais contemporains : Virginia Woolf, Ella Maillart, Oriana Fallaci, etc., *Baise-moi* de Virginie Despentes.

Nadège évoque ainsi les récits de voyages d'Ella Maillart dans lesquels elle puise un modèle de femme indépendante : « Adolescente, il y a eu Ella Maillart qui m'a beaucoup… qui a laissé des traces par rapport à sa trajectoire de vie, à ses voyages, à son indépendance, à sa volonté. Tout ça a été important ».

## 7. Il peut s'agir aussi d'autobiographies : Benoîte Groult, Waris Dirié, etc.

Dans une même perspective de s'identifier à des modèles de femmes indépendantes, Julie évoque la dernière autobiographie de Benoîte Groult[16], dont le couple constitue un modèle pour elle : « J'aimais bien

[16] Benoîte Groult, *Mon évasion : autobiographie*, Paris, Grasset, 2008.

justement là un modèle par rapport à son couple. C'est dans ce livre-là qu'elle parle vraiment, pour la première fois, de son troisième mari. Et puis c'était super intéressant, je trouve, comme elle arrive à gérer ça. »

## 8. De biographies (Frida Kahlo, Rosa Luxemburg, etc.), dont celles portant spécifiquement sur des écrivaines (Flora Tristan, Nina Berberova, etc.).

Tania manifeste ainsi explicitement sa recherche de modèles de femmes dans la lecture : « Je suis très sensibilisée [aux questions de genre], j'ai acheté plein de livres là-dessus. Aussi, aller redécouvrir toutes nos femmes genevoises qu'on ne connaît pas, et les Lausannoises, enfin du canton de Vaud, etc., pour avoir des modèles ».

Ces modèles lui permettraient de s'approprier une image valorisée des femmes et de transmettre cette image à d'autres femmes :

> J'aimerais bien avoir quelques modèles. Puis avoir des noms, et me souvenir un peu de leur vie. Et puis de le délivrer aux autres. Parce que rarement on lit ce genre de trucs. Donc d'essayer de gentiment m'enculturer [acculturer], un petit peu de tout ça, pour pouvoir dire aux autres femmes : « Ah mais tu sais, cette femme... » Ou de faire lire. Là, j'ai découvert Flora Tristan y a pas longtemps, grâce à une comédienne qui a fait un magnifique spectacle sur Flora Tristan. Et maintenant je lis des bouquins dessus.

Dans une perspective d'élargissement de son espace des possibles, limité par sa catégorie de genre, les modèles de femmes non-conformes aux stéréotypes de genre, trouvés dans les essais, biographies ou autobiographies sont ainsi souvent évoqués dans les entretiens comme support d'identification « sympathique »[17]. Ces modèles leur permettent de porter un regard réflexif sur leurs propres expériences, de leur ouvrir la voie, ainsi que de leur insuffler l'élan ou le courage nécessaires à la subversion des conventions de genre. Dans un contexte où le féminisme, s'il relève souvent d'une tentation[18], est toutefois stigmatisé, les auteures ou person-

[17] L'identification « sympathique » est définie par Hans Robert Jauss comme une relation d'empathie que peut entretenir un lecteur ou une lectrice avec un personnage de fiction. Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978, p. 165.

[18] Christine Delphy, *L'ennemi principal : Economie politique du patriarcat*, Paris, Syllepse, 1998, tome 1.

nages des écrits qui partagent des convictions féministes, voire qui se considèrent féministes, peuvent parfois encourager les femmes à transgresser le genre[19].

## 9. Des textes littéraires au sens strict sont aussi évoqués par les interviewées. Il peut s'agir d'auteures ou de titres de romans contemporains (Virginia Woolf, Marguerite Duras, *La vagabonde* de Colette, *L'amant de Lady Chatterley* de D.H. Lawrence, etc.) ou de romans du XIXe siècle (*Anna Karénine* de Tolstoï, *Jane Eyre* de Charlotte Brontë, etc.).

Ainsi Pauline, qui a lu beaucoup de romans écrits par des femmes, mais publiés sous des noms d'hommes « parce qu'elles ne pouvaient pas publier en tant que femmes », affirme que ces ouvrages lui donnent des réponses à ses questions. Cette interviewée se souvient particulièrement de sa lecture d'*Anna Karénine* de Tolstoï vers 16-17 ans. S'identifiant au personnage (elle se laisse « prendre dans l'histoire de cette femme »), touchée par la fin dramatique du roman, elle établit des parallèles entre l'histoire tragique d'Anna Karénine et la vie actuelle des adolescents :

> Peut-être que je me disais : « Mon dieu, c'est terrible de devoir faire des choix pareils, entre deux styles de vie totalement différents ! » et « Ouais (temps, hésitations), finalement elle a pas tellement de solutions quoi, enfin, elle trouve une solution en se jetant sous un train. C'est assez terrible, mais... ça c'est propre à beaucoup, beaucoup d'ados ».

L'identification se décline sur des modes variés. Dans les autobiographies, elle s'effectue aux auteures du texte (Julie s'identifie à Benoïte Groult), alors que dans les biographies de femmes de lettres, elle se fait aux auteures de littérature décrites dans les biographies (Nadège s'identifie à Nina Berberova, Tania à Flora Tristan). Dans le cadre de la fiction,

[19] Nous rejoignons ici l'analyse de Viviane Albenga sur les femmes dans les cercles de lecture qui montre que « le recours à des auteures aux idées féministes permet d'affirmer ses convictions sans en porter toute la responsabilité». Viviane Albenga, « Le genre de "la distinction" : la construction réciproque du genre, de la classe et de la légitimité littéraire dans les pratiques collectives de lecture», *Sociétés et représentations*, n° 24, 2007, p. 174.

l'identification peut se faire à l'auteure de fiction. Ainsi Pauline a lu beaucoup de romans écrits par des femmes et publiés sous des noms d'hommes « parce qu'elles ne pouvaient pas publier en tant que femmes. » L'identification peut aussi s'effectuer à l'égard des personnages des romans. Il peut alors s'agir de personnage de romans contemporains, mais aussi de personnages de romans du XIXe siècle. On peut supposer qu'en portant en titre le nom du personnage central sur lequel est construite la fiction, ces romans éponymes facilitent l'identification. Les personnages féminins auxquels s'identifient les femmes peuvent être créés par des auteurs femmes ou hommes. S'ils sont créés par des auteurs masculins, la lectrice crédite l'univers fictionnel d'une réflexion sur le genre indépendante du sexe de l'auteur. En faisant abstraction des paramètres contextuels (tels qu'un texte écrit par un homme), elle entreprend ainsi une relation esthétique au texte. C'est ainsi qu'Oriane s'engage dans une telle relation lorsqu'elle évoque *L'amant de Lady Chatterley* de D.H. Lawrence, contrairement à d'autres interviewées qui mentionnent uniquement des romans écrits par des femmes.

## Des romans situés dans l'espace social de classe

La littérature romanesque est toutefois peu évoquée comme support à la transformation du genre. Les interviewées subissent peut-être un effet de l'enquête, où elles seraient incitées par mon statut de sociologue à privilégier les textes de sciences sociales. Les ressources culturelles des personnes interrogées, partiellement tributaires de leur capital scolaire, constituent une autre piste d'interprétation. Si on se réfère aux profils des interviewées qui mobilisent la littérature, fortement dotées en capital scolaire et d'origine sociale aisée, on peut supposer que la lecture de romans ne constitue un appui pour la transformation du genre qu'à partir d'un certain seuil de légitimité culturelle. On assisterait ainsi à une gradation des supports, où plus les femmes bénéficient de ressources culturelles, plus elles ont la probabilité de s'approprier la littérature classique. Le premier degré de la littérature ne concernerait que les femmes cultivées. Cette hypothèse est confirmée par l'étude de Viviana Albenga sur l'appropriation des romans dans les cercles de lecture en vue de subvertir partiellement ou reproduire le genre, où ces espaces de discussion sont

fréquentés principalement par des femmes des classes moyennes à capital culturel élevé[20]. On pourrait également supposer que l'appropriation esthétique de la littérature, allant jusqu'aux textes classiques du XIXe siècle, prédominerait chez les femmes fortement dotées en ressources culturelles. Leurs ressources les autoriseraient ainsi à s'emparer sans intimidation de cet univers.

## L'identification à la littérature

Les quelques femmes qui évoquent la littérature romanesque demeurent en outre mystérieusement silencieuses sur leur appropriation des romans, mis à part Pauline qui décrit la manière dont *Anna Karénine* l'a touchée. Elles dépeignent avant tout leurs usages des autres types de textes. Comment les femmes mobilisent-elles les romans pour transformer le genre ? Par analogie avec l'usage des autres types de textes mobilisés, ainsi qu'avec la manière dont Pauline s'identifie au personnage d'*Anna Karénine*, on peut supposer que les femmes procèdent par identification : elles trouvent des modèles de femmes qui ont conformé leur vie à d'autres valeurs que celles de la société bourgeoise patriarcale et qui mettent en pratique des valeurs transgressives.

*Femmes qui courent avec les loups*[21] nous livre peut-être une clé d'interprétation pour saisir la manière dont les femmes s'approprient le roman pour transformer le genre. Si je me réfère à l'amie évoquée au début de cette contribution ainsi qu'à Floriane, l'une des interviewées précitées, toutes deux « transformées » par cet ouvrage, celui-ci semble constituer un cas exemplaire de la transformation du genre. Comment l'auteure de ce bestseller traduit en de nombreuses langues propose-t-elle de mobiliser les ressources du texte ? Dans son introduction, Clarissa Pinkola Estés, poète et psychanalyste, décrit son ouvrage comme « une aide au travail conscient d'individualisation »[22]. Selon l'auteure, « les histoires sont une

[20] Viviane Albenga, « Stabiliser ou subvertir le genre ? Les effets performatifs de la lecture», *Sociologie de l'art, à paraître en 2010.*
[21] Estés, *Femmes qui courent avec les loups, op. cit.*
[22] *Ibid.*, p. 651.

médecine, un remède »[23]. Pour employer les histoires comme médecine (et non comme divertissement), il faut « savoir ce qu'il faut faire et quand le faire, mais aussi et surtout savoir *ce qu'il ne faut pas faire* »[24]. Pour prospérer, les histoires nécessitent un travail (« travail d'ordre intellectuel, spirituel, familial, physique et intégral ») qui, jamais aisé, doit se faire dans « un engagement total » : « Une histoire, ça ne s'étudie pas. On l'apprend par assimilation, en restant dans sa proximité, avec ceux qui la connaissent, la vivent, l'enseignent – plus par le biais des tâches de la vie quotidienne que lors des moments nettement plus cérémonieux »[25].

L'auteure invite ses lectrices à entrer dans les histoires plutôt que de garder une distance réflexive :

> Il est [...] très utile, si nous voulons approfondir notre relation avec la nature instinctuelle, de comprendre les histoires comme si nous étions à l'intérieur et non comme si elles nous étaient extérieures. C'est cette écoute intérieure qui nous ouvre la porte d'un conte. L'histoire racontée est perçue comme des vibrations qui, transformées en impulsions électriques, parviennent au cerveau par l'intermédiaire du nerf auditif. Là les impulsions sont relayées et remontent à la conscience ou bien, à ce qu'on dit, à l'âme... selon l'attitude de celui qui écoute[26].

Estès précise qu'il s'agit de comparer sa vie au texte : « [Ce livre] invite à comparer sa vie à ce qui est proposé dans ses pages, à évaluer les décisions à prendre, ce à côté de quoi l'on est passé, ce qu'il faut approfondir, ce sur quoi il faut revenir, ce qu'il faut voir au cours d'un processus de maturation »[27].

A l'inverse, l'auteure dissuade les lectrices de lire les textes scientifiques, qu'elle considère pour la plupart « prédigérés », à l'instar d'une « coquille vide, comme un manège sans chevaux, sans musique, sans personne, qui tourne indéfiniment à vide »[28].

---

[23] *Ibid.*, p. 637.
[24] *Ibid.*, p. 639.
[25] *Ibid.*, p. 638.
[26] *Ibid.*, pp. 45-46.
[27] *Ibid.*, p. 652.
[28] *Ibid.*, p. 724.

## Une identification à la littérature réussie ou entravée

L'identification aux personnages de fiction peut être réussie, à l'instar de celle de Pauline à Anna Karénine ou à Jane Eyre, mais elle peut aussi être entravée. Les femmes peuvent rejeter des modèles négatifs de femmes, conformes aux stéréotypes de genre (femmes-objets, superficielles, passives, faibles, dépendantes, etc.). Ainsi, Héloïse raconte qu'elle a de la difficulté à s'identifier aux femmes dans *Le lièvre de Vatanen*[29] qui ne sont à ses yeux que « des pétasses », ce qui lui pose problème. Elle a de la peine à lire un roman où « la nana, elle est soit inexistante, soit pas intéressante ». Héloïse apprécie par contre les romans de José Saramago, où « les nanas sont tout le temps géniales ». A l'inverse, les femmes peuvent rejeter des modèles positifs de femmes, s'ils sont trop éloignés de leur entourage et donc difficilement assimilables. Le cas de Marie est à ce titre révélateur. Adolescente, elle reçoit régulièrement de sa mère des livres d'auteures sensibles aux questions de genre visant à lui transmettre une « espèce de culture du féminisme » : Simone de Beauvoir, Virginia Woolf, Rosa Luxemburg, etc. Elle se souvient notamment d'un livre sur les conjointes d'hommes connus, telle que l'épouse de Freud. Or, Marie éprouve de la difficulté à s'approprier les modèles de femmes indépendantes trouvés dans ces livres, car ils contrecarrent l'attitude de sa mère, fortement soumise à son mari, et des femmes autour d'elle. Elle entretient dès lors un rapport ambigu à ces ouvrages, entre distance et déférence :

> Je crois que j'ai toujours eu un rapport un peu ambigu [aux livres que m'offrait ma mère] : j'avais l'impression que c'étaient des questions importantes et que ma mère avait bien raison de m'y sensibiliser. Mais qu'en même temps, c'était pas en m'identifiant trop fort à elle que j'allais pouvoir avancer. Donc y avait deux choses un peu différentes.
>
> [...] Mais je pense qu'en tout cas elle m'a pas donné un modèle de femme qui arrive, par exemple, à assumer certains choix qu'elle fait en tant que femme, à les assumer de façon solide. C'est-à-dire une revendication qui a des chances d'aboutir parce qu'elle est portée par la personne d'une façon suffisamment..., pas autoritaire, mais affirmée. Ça je pense qu'elle a pas énormément réussi à aller jusque là, alors que sa sensibilité est clairement de ce côté-là.

[29] Arto Paasilinna, *Le lièvre de Vatanen*, Paris, Denoël, 1989.

De *Femmes qui courent avec les loups* de Clarissa Pinkola Estés au *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir, de Waris Dirié à Tolstoï, les différents types de textes mobilisés ont ainsi pour dénominateur commun de soutenir la transformation du genre. Ces supports d'une légitimité culturelle variée, partiellement tributaire des ressources culturelles des interviewées, sont d'abord à prendre au sérieux en tant que tels, en reconnaissant leur fonction émancipatrice sans porter de jugement de valeur sur leur degré de légitimité. Cette contribution m'a ainsi permise de souligner la manière dont les livres servent à subvertir le genre plutôt qu'à soutenir ou consolider sa position dans l'espace social de classe. L'usage de la lecture vise ici davantage à transformer le genre qu'à s'élever socialement. Les effets de classe ne doivent toutefois pas être négligés : on peut supposer que des textes peu légitimes culturellement soient stigmatisés, renforçant ainsi les rapports de classe. Ainsi, la référence à *Anna Karénine* semble procurer davantage de distinction sociale que l'évocation de *Femmes qui courent avec les loups,* « livre *horrible* ! », pour reprendre la réaction dégoûtée – mais aussi élitiste – d'une connaissance cultivée.

Laurence BACHMANN
*Université de Genève*